LeMonde Job: WMQ3008--0019-0 WAS LMQ3008-19 Op.: XX Rev.: 29-08-98 T.: 08:08 S.: 111,06-Cmp.:29,11, Base : LMQPAG 20Fap:100 N°:0329 Lcp:700 CMYK

FESTIVAL Provocateur sulfureux, esthète chic, Helmut Newton est l'invité très attendu de la dixième édition de Visa pour l'image, la principale manifestation mondiale de photojournalisme, qui a lieu à Perpignan. ● LE PHOTOGRAPHE présente au Couvent des Minimes soixante images récentes de personnalités artistiques ou politiques, publiées pour la plupart dans *Vanity Fair* et *Vogue.* ● UN PORTRAIT de Jean-Marie Le Pen réalisé par Helmut Newton en 1997 pour le *New Yorker* appelle un parallèle avec un célèbre cliché de Hitler pris en 1925 par Heinrich Hoffman, photographe du futur Führer. ● VISA POUR L'IMAGE connaît un succès grandissant en faisant découvrir des images prises aux quatre coins de la planète, de moins en moins publiées par la presse. Son fondateur, Jean-François Leroy, s'étonne de l'affluence du public, 125 000 personnes en 1987.

Helmut Newton, invité sulfureux du Visa pour l'image de Perpignan

Le photographe de mode présente une soixantaine de portraits inédits de personnalités du spectacle et de la politique dans le cadre du 10e festival de photojournalisme. Son œuvre, dominée par le sexe, le pouvoir, l'argent, n'est en fait pas très éloignée du reportage de presse

HELMUT NEWTON, couvent des Minimes, rue François-Rabelais, 66000 Perpignan. FESTIVAL VISA POUR L'IMAGE, Hôtel Pams, 18, rue Emile-Zola, Perpignan. Tél. : 04-68-66-18-00. Vingt-huit expositions (de 10 h à 20 h) jusqu'au 13 septembre, soirées-projections (22 h) du 31 août au 5 septembre.

Il est l'intrus chic et très attendu de la dixième édition du Visa pour l'image de Perpignan, le principal festival de photojournalisme au monde. Helmut Newton, soixante-dix-huit ans, réputé pour ses photos de mode sensuelles et ses nus sado-maso, présente au couvent des Minimes de Perpignan soixante portraits récents de personnalités, pour la plupart publiés dans les magazines *Vanity Fair* ou *Vogue* : Vanessa Redgrave, Juliette Gréco, Karl Lagerfeld, Luciano Pavarotti, Leni Riefenstahl, Sigourney Weaver, Monica Vitti, Mary Pierce, Ben Kingsley, Yves Saint Laurent et Karen Mulder, Mick Jagger et Jerry Hall. Et puis quelques portraits politiques : Jean-Marie Le Pen, Dominique Voynet, Michèle Alliot-Marie, Ségolène Royal, Elisabeth Guigou...

Newton domine la jet-set du haut de son appartement niché dans une tour de la principauté de Monaco, avant de la photographier au scalpel. Ce provocateur qui a « *évacué* » de son vocabulaire « *les mots "artiste" et "bon goût"* » aime se qualifier de « *superficiel* ». Il avoue que la vulgarité ne lui fait pas peur et met en scène ses fantasmes. Il a touché à tout par crainte de « *l'ennui* » – mode, portrait, nu, architecture, natures mortes –, mais pas au reportage de guerre, et se dit « *excité* » par l'idée de se rendre dans le temple du grand reportage et de la photo prise sur le vif.

HELMUT NEWTON/H ET K

RUDOLF HERZ, MUNICH

Un portrait qui en rappelle un autre

Helmut Newton a réalisé un portrait de Jean-Marie Le Pen, entouré de ses deux dobermans, dans la résidence du président du Front national, dans le parc de Montretout, à Saint-Cloud, pour le compte du magazine américain *New Yorker*, en 1997. Le photographe explique : « *C'était le 3 avril, autour de midi. J'étais dans sa maison, ce sont ses chiens. Ce fut une très bonne séance. Le Pen était charmant. Mais moi aussi j'étais charmant. Il connaissait mes idées, qui sont à l'opposé des siennes. J'ai accepté de le rencontrer parce que je me considère comme un témoin, pas comme un juge. Pour faire un bon portrait, il faut être séducteur et j'étais encore plus séducteur avec Le Pen pour obtenir la mise en scène, que je voulais. Un bon portrait doit montrer la raison d'être du personnage, et je pense que ce portrait la montre. Je dis toujours que je photographie trois sortes de gens : ceux que j'adore, ceux que j'admire, ceux que je déteste. Finalement, un portrait est peut-être plus intéressant quand on déteste la personnalité. Je pense par exemple à la photo que j'ai faite de l'Autrichien Kurt Waldheim, l'ancien secrétaire général des Nations unies.* »

Or ce cliché de Jean-Marie Le Pen – costume, pose assise, position des mains, forme de la bouche, maintien de la tête, présence des chiens – fait penser à un célèbre portrait de Hitler en compagnie d'un chien berger allemand, pris en 1925 par Heinrich Hoffmann, qui était le photographe officiel du futur dictateur du IIIe Reich. Helmut Newton a-t-il pensé à cette photographie de Hitler en mettant ainsi en scène Jean-Marie Le Pen ? Le photographe balaie la question et renvoie le spectateur à l'image qu'il a prise.

VIE PRIVÉE, VIE PUBLIQUE

Il précise : « *J'ai toujours rêvé d'être paparazzi, mais je ne suis pas assez rapide. J'aime leur agressivité car il ne faut pas s'endormir. Celui qui a surpris Jacky Onassis nue sur une île grecque est vraiment un grand photographe. Maintenant, tous ces clichés volés que l'on voit dans une certaine presse italienne, c'est presque criminel.* »

Newton a toujours l'air délicieux et s'habille décontracté. Mais la vie n'a pas toujours été rose pour ce juif allemand qui a fui son pays en 1938, à l'âge de dix-huit ans. Il gagne l'Australie, se lance dans la photo de mode, et rencontre sa femme, la photographe Alice Springs. Ensemble, ils présentent une exposition à Copenhague – avant de tourner en Europe – intitulée « Us » (Nous) qui rassemble leurs portraits respectifs des mêmes personnalités, des autoportraits et portraits qu'ils ont faits l'un de l'autre.

Alors qu'il est un des photographes les plus célèbres au monde, qu'il multiplie les expositions et les publications dans la presse, Helmut Newton prend soin de demander, sur le ton de la rigolade, « *sur combien de pages* » va être écrite l'interview. Et lui, va-t-il trouver sa place à Perpignan où il est beaucoup question de la douleur des anonymes et peu des frasques des stars ou de modèles rétribués ?

Sans doute. Parce que son univers baigne dans la photo de presse et le style documentaire. Newton flirte entre vie privée et vie publique, accumule les signes de la société de consommation, les stéréotypes du paraître. Il est beaucoup question dans ses images de sexe, de pouvoir, de domination, d'argent. Ses terrains de guerre sont un hôtel, un avion, une villa ou une décapotable ; les photos sont nettes, profondes, découpées à vif, pleines d'informations, en extérieur. Newton maltraite les modèles – les femmes notamment – quand la tradition incite à les magnifier. Ses photos traduisent en fait une double influence : d'un côté, l'urgence des paparazzi et de Weegee, le grand photographe des faits divers sanglants sur le pavé new-yorkais des années 30 ; de l'autre, l'univers poétique et fantastique d'un Brassaï, celui du Paris de nuit, des prostituées et des malfrats.

Newton confirme : « *Je trouve bien plus intéressant de travailler pour un quotidien ou pour un magazine comme* Paris Match *– j'ai fait des faits divers pour eux – que pour un magazine de mode. C'est plus près de la vie. Je suis influencé par des photos de presse que je découpe et classe dans des dossiers. Les vraies images sont dans les quotidiens, c'est une inspiration pour moi. J'ai fait pas mal d'images de mode marquées par des clichés de Mai 68.* » Ce gros consommateur de journaux sortira en octobre un gros livre : des facsimilés de pages de *Vogue* avec ses photos des années 50 à nos jours, cernées par les titres, textes et légendes de l'époque, « *pour rappeler le contexte* ».

Quand il parle de ses maîtres du reportage, Newton donne une définition élargie du genre : « *J'ai un grand respect pour Brassaï, un de mes héros que j'ai pu rencontrer ; Cartier-Bresson, même si je sais qu'il ne m'aime pas beaucoup ; le photographe de guerre Don McCullin, que je connais. Ce ne sont pas des photographes de mode, pas simplement des photojournalistes mais ils ont montré leur époque. Moi j'essaie de montrer l'époque par la mode et le portrait. Je ne veux pas être rétro ou nostalgique. Il y a une part de journalisme, une ambiance de réalité, dans mes photos. Je ne travaille pas en studio mais en décor naturel. Il y a des gens qui font des photos de mode sur fond blanc ; je m'y refuse car une femme ne vit pas sur un fond de papier blanc : elle s'occupe de la maison, de son travail, sa voiture, ses enfants, ses amants.* »

Quand on lui demande pourquoi il s'intéresse tant aux puissants, Newton répond : « *Personne ne veut voir dans le journal votre tante Emilie mais les plus belles femmes du monde. Je photographie aussi ce que je connais le mieux : des riches ou des gens qui croient l'être. Je témoigne sur le luxe. Je ne photographie pas les pauvres car je trouverais ça cynique. Je trouve ridicule de photographier, comme certains le font, des gens richement habillés dans un quartier pauvre. Une femme qui s'habille en Saint Laurent ne va pas à la Goutte-d'Or.* »

Newton raconte les séances de poses avec quelques femmes ministres, comme s'il s'agissait de mannequins. Michèle Alliot-Marie ? « *Une blonde chic et élégante avec des jolies jambes masquées par un pantalon.* » Elisabeth Guigou ? « *Une belle fille. J'étais assis par terre, je lui ai demandé de relever un peu sa jupe. Elle n'a pas voulu. Si une femme politique a de belles jambes, il faut les montrer car c'est un atout dans sa vie publique.* » Dominique Voynet ? « *Merveilleusement drôle. Je lui ai demandé, si elle devenait présidente de la République, de me nommer ministre de la guerre, parce que j'aime jouer avec des soldats de plomb. Elle m'a répondu que si elle était élue il n'y aurait plus de guerre.* »

M. G.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN-FRANÇOIS LEROY

1 Visa fête ses dix ans. Comment expliquez-vous le succès de ce festival que vous dirigez depuis sa création ?

Il n'existait, en 1989, aucun rendez-vous du photojournalisme dans le monde. Nous avons fait de Visa un lieu de rencontres culturelles et un marché. Les professionnels – photographes, agences, journaux – multiplient les affaires, dans une ambiance festive. La date est judicieuse, en fin d'été. Le cadre est attractif et la ville est derrière nous, avec des Perpignanais conquis qui interpellent les photographes dans la rue. Les expositions et projections sont gratuites. Les Américains, qui viennent en masse, sont hallucinés quand ils découvrent un tel cadre.

2 Vous dites présenter un festival de journalisme et non de photographie.

Nous informons le public, au moyen d'images et de textes. Nous montrons les grandes images de l'année. Nous abordons les problèmes de la profession. Nous disposons en fait du plus beau magazine au monde : 28 sujets déroulés sur les murs de la ville, 50 photos par sujet, des tirages bien imprimés, qu'aucune publicité ne vient dénaturer. Cela dit, j'aimerais bien donner à ces reportages une meilleure visibilité, par le biais d'un vrai magazine.

3 Vous montrez essentiellement une actualité dure et triste. Votre festival n'est-il pas une critique de la presse magazine qui privilégie les portraits de personnalités au détriment du grand reportage ?

Disons que je m'étonne de l'affluence du public – 125 000 personnes ont visité les expositions en 1997 – pour des images dont on dit qu'elles ne l'intéressent plus. Nous présentons une rétrospective de Chris Morris : le décalage est violent entre la richesse de son travail et la maigreur des publications. Nous exposons le reportage de Stanley Greene sur Dzerzhinsk (Russie), la ville la plus polluée au monde, que seul le *New York Times Magazine* a dévoilé *(Le Monde du 29 août).* Nombre de sujets trouvent, il est vrai, leur place dans la presse après leur présentation à Perpignan.

Propos recueillis par Michel Guerrin

Le succès d'un festival efficace et festif

PERSONNE n'imaginait, en 1989, que Visa pour l'image, à Perpignan, qui se voulait à la fois un festival ouvert au public (expositions, projections) et un rendez-vous professionnel autour du photojournalisme, connaisse, dix ans plus tard, un tel succès : la première année, 25 000 personnes ont visité la vingtaine d'expositions et sept agences photographiques étaient présentes ; en 1997, 125 000 personnes ont découvert une trentaine d'expositions et plus de deux cents agences du monde entier étaient là.

Ils seront encore plus nombreux la première semaine de septembre pour le dixième anniversaire de Visa, un festival imaginé par Jean-François Leroy avec le soutien de *Paris-Match* et de son directeur, Roger Thérond. La formule est simple : faire découvrir des images prises aux quatre coins de la planète – alors que la presse les publie de moins en moins – dans une petite ville au charme fou.

Le photojournalisme a l'avantage d'être un style de photo qui attire le public. Il informe, fait rêver, voyager, pleurer, rire. « Emotion à Perpignan » est le sous-titre d'une manifestation qui s'affiche partout dans la ville, jusque dans les vitrines des commerçants. D'où le reproche fait parfois d'en « rajouter » dans le misérabilisme – la souffrance des enfants, par exemple –, qui suscitent plus la compassion que la réflexion.

On ne vient pas à Perpignan pour voir la rétrospective d'un grand photographe en deux cents images parfaitement accrochées, dans un lieu aux normes muséales. On vient dans ce festival instructif et attachant pour faire des découvertes dans le domaine de la photo de presse et s'informer sur la profession. Ce sera encore le cas cette année à travers vingt-huit expositions et six soirées projections : la rébellion en Indonésie, la famine au Soudan, le photographe algérien Hocine, les moyens mis en œuvre par le *National Geographic* pour réaliser un reportage sur les tigres, Howard Bingham, qui a photographié pendant trente ans – jour après jour – la vie de Cassius Clay, les cinquante ans de *Paris-Match*...

M.G.